

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE } GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan



Directeur: Georges Gvazawa

SOMMAIRE

A propos du différend italo-éthiopien	<i>G. G.</i>
A bas les Soviets !	<i>F. de Boisjoslin.</i>
Les Puissances et le Komintern	<i>Bastid.</i>
Le séparatisme des Cosaques	<i>Dr Mir Yacoub.</i>
Document historique intéressant	* **
Armée ukrainienne	<i>Gén. Udoviczenko.</i>
Azerbaïdjan et la presse allemande	* **
La victoire du cheval	<i>A. Topchibachy.</i>
Revue de la presse	* **

CHRONIQUE, Géorgie, Azerbaïdjan.

Direction et Administration :

1, Square Léon-Guillot - PARIS (15°)

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan

A propos du différend Italo - Éthiopien

Le différend italo-éthiopien a pris une envergure mondiale. Une opération coloniale dans un coin perdu de l'Afrique met en jeu les intérêts supérieurs de l'Europe et partant de l'humanité toute entière.

Ce n'est pas de l'Éthiopie qu'on peut attendre quelques rénovations de la vie nationale ou sociale ou quelque progrès dans le domaine moral ou matériel du monde, c'est de l'Europe, de son génie créateur et de son rayonnement intellectuel. Malgré les oscillations de sa politique souvent décevante, il est évident que c'est elle qui est en mesure de tirer les peuples arriérés des ténèbres où ils sont plongés et leur apporter les bienfaits de la civilisation.

Mais que d'obstacles sur ce chemin, que de ruses, de mensonges et de duplicités pour créer la pire des équivoques et mettre des bâtons dans la roue de la solidarité internationale !

Les interventions de M. Litvinov dans les débats sur le différend italo-éthiopien en est une démonstration éclatante. Non pas que M. Litvinov soit brutal ou agressif dans ses paroles ;

il est en général correct, il emploie les mêmes mots et développe souvent les mêmes idées que les autres, mais chose curieuse ! quand le délégué d'un Etat européen parle, vous êtes saisi au vif, vous sentez qu'il est sincère, qu'il éprouve de profondes angoisses devant les problèmes qui se posent et qu'il voudrait voir résolus dans un esprit de solidarité internationale. Toute autre est l'impression qui se dégage en écoutant le délégué moscovite : vous restez froid, incrédule, méfiant, car vous savez bien qu'il n'est pas sincère, vous savez que son portefeuille est bourré de résolutions et de directives prises par le VII^e congrès du Komintern qui le lie et qui l'oblige à ne pas s'écarter de « la ligne générale » de la politique soviétique établie par ce congrès.

« Contre la guerre !
Contre le fascisme ! »

On n'ignore pas que ce sont les mots d'ordre lancés par le dernier congrès du Komintern, c'est-à-dire par Moscou. Mais ne nous y trompons pas : le cri

« contre la guerre » ne signifie point condamnation de toute guerre, mais seulement de celle qui serait menée contre l'Union soviétique ou dans laquelle elle serait impliquée. On comprend bien à Moscou qu'une guerre lui serait fatale. L'Ukraine et le Caucase, sans parler d'autres pays opprimés et spoliés, n'attendent évidemment que le premier choc pour se soulever comme un seul homme contre les envahisseurs et rétablir leur indépendance. L'édifice de l'empire soviétique s'en ira en lambeaux et ce seront les dirigeants de Moscou qui les premiers seront ensevelis sous ses décombres. Par contre la guerre hors de Russie, particulièrement la guerre entre nations « capitalistes » et « impérialistes » ne serait qu'un moyen le plus sûr pour le triomphe du bolchévisme c'est-à-dire de l'impérialisme russe dont les visées, si fantastiques soient-elles, n'en sont pas moins redoutables pour la civilisation. « La révolution mondiale, disait Lénine, ne saurait sortir que d'une nouvelle guerre mondiale ». La guerre n'est donc pas condamnée, tout au contraire, elle est consacrée une fois pour toutes par le prophète lui-même comme le seul, comme l'unique moyen d'arriver au but suprême. Seulement il faut être prudent, ne pas trop effaroucher les masses et, pour les entraîner, crier bien fort : « à bas la guerre », moyen, on ne peut plus réussi pour déchaîner la guerre.

Pour ce qui est du fascisme, la croisade est déclarée sans détour et sans équivoques. Les dirigeants de Moscou ne sont pas si bêtes pour ne pas comprendre que leur saut en arrière vers le régime russo-mongol du moyen-âge ne pouvait ne pas provoquer une profonde réaction contre les menées de Moscou et pour la défense du patrimoine ancestral : la civilisation euro-

péenne. Cette réaction a pris un élan des plus remarquables dans les parties de l'Europe les plus éprouvées par la suite de la grande guerre, notamment en Italie et en Allemagne. C'est par un souffle d'amour et d'admiration de tout un peuple que furent portés au pouvoir suprême Mussolini en Italie et Hitler en Allemagne. Il a fallu serrer les rangs et rétablir une discipline nationale à toute épreuve pour barrer la route au mouvement enveloppant de la barbarie moscovite et sauver les conditions essentielles d'existence, ne fût-ce qu'au prix même de quelques restrictions de la liberté acquise. Le résultat de ce revirement est visible pour tous ceux dont les yeux ne veulent pas rester obstinément fermés. Le bolchévisme est mort en Italie ; il est mort en Allemagne. Ecoutez ce qu'écrit dans le *Journal* un observateur impartial, M. D. Poulain :

« Si nous entendons, nous, Français, juger à sa valeur — ou à son danger — l'Allemagne d'aujourd'hui, il faut nous pénétrer de cette idée, qu'un souffle religieux la pénètre tout entière. Il faut comprendre qu'elle n'est pas ébranlée par certaines querelles qui font plus de bruit chez nous que dans les villes et les campagnes de Bavière, de Prusse, de Wurtemberg, de Westphalie... Ne nous y trompons pas. Ici, le communisme est mort. Ici, les disputes confessionnelles s'éteignent quand on évoque l'idée de la nation. Ici, pas de politique stérile.

Un parti, un seul : le socialisme-national.

Un homme, un seul : Hitler... un chef.

Une idée : redonner à l'Allemagne sa place dans le monde.

Une religion : celle de la patrie.

Idée de Patrie, voilà un barrage infranchissable qui se dresse devant les vagues d'assaut parties de Moscou. Il faut briser ce barrage, il faut le tourner ou le faire sauter ! Tout le travail du VII^e congrès du Komintern n'avait d'autre but, d'autres mobiles, ni d'autre source d'inspiration. Jadis c'est Paris qui lançait le mot d'ordre : « le communisme, voilà l'ennemi ! » Maintenant c'est Moscou qui répond : « le fascisme, voilà l'ennemi ! »

Tout est clair. La position est prise de part et d'autre. Moscou s'oppose à l'Europe. A qui la victoire finale ? !

Les illusions de M. Litvinov

M. Litvinov, fidèle au testament de Lénine et aux directives du Komintern, monte à la tribune de l'aréopage genevois et commence à tonner. Il n'a pas naturellement trop de sympathie pour l'Ethiopie, pays barbare, il aime l'Italie, pays civilisé, mais l'article 10 est formel... Cela veut dire qu'en fin de compte toutes les forces militaires, terrestres, navales et aériennes de tous les Etats-membres de la S.D.N. devront être mobilisées et jetées contre l'Italie, et cela, pour empêcher une opération coloniale dans un coin perdu de l'Afrique orientale.

Quelle aubaine si ce plan prenait corps ! L'Italie écrasée par une coalition européenne ! Le tour de l'Allemagne viendrait après ! Et, en perspective, quelle joyeuse promenade pour l'armée rouge à travers l'Europe mise à feu et à sang ! Et quelle facilité, pour installer à Berlin, à Rome, à Paris même, au Palais-Bourbon, un joli petit soviet de bateliers de la Volga !...

Mais laissons M. Litvinov à ses illusions et voyons de près l'art. 10 du pacte.

Article 10

« Les membres de la Société, y lit-on, s'engagent à respecter et à maintenir l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres », mais cet engagement est-il absolu ? Le pacte serait-il moins formel dans son préambule d'après lequel les mêmes membres s'engagent

« à entretenir des relations internationales fondées sur la justice et sur l'honneur ;

Observer rigoureusement les prescriptions du droit international reconnues désormais comme règle effective de conduite des gouvernements ;

Faire régner la justice et respecter scrupuleusement toutes les obligations des traités dans les rapports mutuels des peuples organisés. »

Justice, honneur, droit, ne sont-ce pas des notions depuis longtemps rayées du vocabulaire moscovite ? Si un membre de la Société ne reconnaît pas les principes ci-dessus énoncés, s'il les foule aux pieds, si pour lui n'existe ni justice, ni honneur ni droit, comment pourrait-il invoquer l'article 10 et chercher le respect absolu de sa souveraineté ? !

Pour être respecté il faut être respectable.

Nous touchons là un point sensible du gouvernement de Moscou. Quand, où et à quel moment a-t-il été respectable ? Est-ce au cours de la révolution, de ce terrible massacre de plus de trois millions d'êtres humains qu'on oublie trop souvent en Europe ? Est-ce au cours de l'invasion en Ukraine ou de la destruction des Etats libres du Caucase ? Qu'a fait Moscou du traité librement conclu avec la Géorgie, garan-



tissant à celle-ci l'inviolabilité de ses frontières ? Que se passe-t-il dans cet immense empire isolé du monde par une muraille infranchissable ? Terreur... déportations... fusillades... Toute la population est réduite à un tel état de servage qu'à côté de lui l'esclavage éthiopien semble un paradis.

Ce n'est pas tout... Moscou ne se contente pas de si peu. Il scrute les horizons européens, il menace toutes les frontières. Il est en perpétuelle agression contre tous les Etats qui, eux, n'ont pas encore cru nécessaire de recourir à l'article 10 pour la défense de l'ordre et de la sécurité sur les territoires soumis respectivement à leur souveraineté. Le Komintern, c'est-à-dire Moscou, trouve tout naturel d'organiser ses positions avancées, dans tous les centres politiques et économiques de l'Europe et du monde, recruter des adeptes et d'en former de vrais détachements de son armée. Peu importe que ces soldats du Komintern ne portent pas un uniforme militaire, ils n'en sont pas moins de véritables soldats, mobilisables à tout instant et strictement soumis aux ordres de Moscou. Si l'occupation d'une partie du territoire d'un Etat par un autre est une forme d'agression, on a peine à comprendre pourquoi ces positions avancées de Moscou, ne le seraient pas ? !

Non, Moscou ne saurait jamais invoquer l'article 10, non pour la défense de l'Ethiopie mais pour la défense de sa propre souveraineté.

Pour être respecté il faut être respectable.

*Situations intenable*s

Le Pacte est donc un tout dont aucune partie ne peut être disjointe. Il est loin de poursuivre l'idée chiméri-

que d'imposer une immuable rigidité à l'océan humain, ou d'élever contre les courants naturels de l'évolution des peuples un barrage indestructible qui ferait de l'humanité un cimetière de morts et non un champs de créateurs vivants. Le rôle de la Société des Nations est donc tout tracé : elle doit jeter sur la balance tout le poids de son autorité pour procéder à une adaptation pacifique des situations intenable

L'Italie a fait tout son possible pour maintenir la force exhubérante de sa population dans les limites de son étroite péninsule. Elle y étouffe. Le cas n'est pas particulièrement italien ; l'Europe tout entière se trouve dans la même situation : elle est surpeuplée, elle manque de matières premières, elle manque de débouchés, d'air et d'espaces. Elle étouffe, elle aussi, cette autre péninsule par rapport au gigantesque continent qu'est l'Asie. Sa situation n'est pas moins intenable que celle de l'Italie.

Il est curieux de constater que, pour remédier à la crise italienne, on a un peu parlé du Canada, de l'Afrique du Sud, de l'Australie, mais pas une fois de l'Asie, cet immense réservoir d'espaces libres et de richesses inépuisables. Quoi ? Aurait-on crainte de la Russie soviétique qui, elle, par des invasions successives, s'est emparée de l'Ukraine, du Caucase et du Turkestan et qui tient sous la menace d'une invasion les Indes et le reste de l'Asie ? !

Autrefois, cette crainte avait peut-être quelque raison d'être. Mais depuis l'entrée de la Russie dans la Société des Nations il s'est créé une nouvelle situation qui offre toute possibilité d'entamer une conversation et d'essayer avec la collaboration de M. Litvinov lui-même de procéder à une adaptation pacifique de la situation

intenable où se débat l'Europe. La tâche serait d'autant plus aisée que M. Litvinov, on le sait, se déclare l'adversaire résolu de la guerre et le champion non moins résolu d'une paix « universelle et indivisible » Il est plus que cela, il est l'auteur d'une définition saisissante de l'agresseur. Alors ne pourrait-on pas, en toute franchise et en toute loyauté, essayer de lui proposer d'appliquer à la Russie même ce qu'il propose aux autres comme directives de la politique internationale ?

L'agression russe serait-elle de nature à créer le droit ? Autrement dit, la destruction des Etats libres du Caucase et de l'Ukraine et l'occupation de leurs territoires par Moscou seraient-elles un acte conforme aux règles du droit international ?

M. Litvinov comprendra certes toute l'importance qu'aura, pour l'Europe et pour la paix, la réparation du mal infligé à ces Etats par l'agression russe. La liberté de ces territoires ouvre un large accès au cœur même de l'Asie et des horizons infinis à l'activité créatrice de l'Europe. C'est là la seule voie pacifique susceptible d'enrayer le malaise politique et économique qui pèse sur l'Europe et de mettre fin à la situation intenable qui la pousse vers l'abîme.

La S. D. N. est le symbole d'une espérance universelle qui vacille encore dans nos cœurs. Espérons qu'elle ne sera pas éteinte.

Georges GVAZAWA.

A bas les Soviets

Revenant du congrès de Nuremberg, j'ai tenu à faire pour nos amis anti-communistes un petit compte rendu du discours de M. Gœbbels, car la presse française aux ordres du front populaire (en grande partie malheureusement), s'est bien gardée de le répandre. A peine quelques citations par ci, par là, un point c'est tout.

« Nous nous efforçons, a-t-il dit, de « réduire le bolchévisme en ses éléments fondamentaux et de le montrer ainsi complètement démasqué « au public allemand et européen. « Cette tâche ne paraît point facile, « étant donné que les institutions de « propagande de l'Internationale communiste qui travaillent avec un raffinement indubitable, et non sans

« succès, ont su faire accepter à l'opinion mondiale en dehors des frontières russes, un tableau du bolchevisme absolument faux et extraordinairement dangereux. Il faut ajouter à ces difficultés la haine incommensurable qui anime de larges cercles du libéralisme occidental contre le national-socialisme et le travail constructif qu'il effectue en Allemagne, et il faut au surplus admettre que des jugements erronés sont toujours possibles.

.....

« Le bolchevisme qui est essentiellement une déclaration de guerre à l'esprit, aime à se réclamer de l'esprit. Là où les circonstances l'exigent, il fait comme le loup qui se

« revêt de la toison d'une brebis. Mais
 « derrière le masque qui le déguise et
 « dont il varie la forme ou la couleur
 « suivant les temps et les lieux, perce
 « le museau sardonique du destructeur
 « mondial. Lorsqu'il a eu la possibilité
 « de mettre ses théories en pratique,
 « le « Paradis des ouvriers et pay-
 « sans » qu'il avait promis s'est révélé
 « n'être qu'un affreux désert, où toute
 « vie s'est desséchée et a péri. S'il y
 « a une doctrine au sujet de laquelle
 « on puisse vraiment dire qu'il faut
 « distinguer entre la théorie et la pra-
 « tique, c'est bien le bolchévisme. En
 « effet, sa théorie est multicolore, elle
 « revêt tour à tour chacune des cou-
 « leurs de l'arc-en-ciel. Elle porte en
 « elle le poison d'une séduction dange-
 « reuse. Par contre, les actes qu'elle
 « inspire sont terribles et horribles.
 « Sa voie est semée de millions de vic-
 « times qui — *ad maiorem Lénini glo-*
 « *riam* — ont péri par le plomb, la
 « corde, la hache ou la faim. Sa théo-
 « rie promet une collectivité sans clas-
 « ses sociales et qui serait protégée
 « contre toute exploitation par la vigi-
 « lance de l'Etat ; il proclame un prin-
 « cipe économique en vertu duquel
 « tout appartient à tous et annonce
 « l'établissement d'une paix réelle et
 « universelle fondée sur ce principe.
 « *Des millions d'ouvriers recevant des*
 « *salaires de famine inconcevables en*
 « *Europe occidentale, des millions de*
 « *paysans traqués, torturés, à qui on*
 « *a pris leur sol pour le ruiner défini-*
 « *tivement par une économie collective*
 « *stupide et paralysant toute initia-*
 « *tive*, des famines qui font toutes les
 « années des millions de victimes dans
 « un pays qui, en égard à l'étendue des
 « terres cultivables, pourrait être le
 « grenier d'abondance de toute l'Eu-
 « rope, l'armement d'une armée qui
 « d'après les déclarations mêmes de

« tous les chefs bolchéviques, doit ser-
 « vir à l'accomplissement de la plus
 « sanglante révolution mondiale, la
 « tyrannie d'un gouvernement et d'un
 « parti demeurant entièrement aux
 « mains d'une petite minorité de ter-
 « roristes, juifs pour la plupart: cet-
 « te réalité parle assurément, un autre
 « langage, *langage auquel le monde à*
 « *la longue ne pourra pas rester sourd*
 « *parce qu'il traduit l'indicible souf-*
 « *rance, les tourments et le martyre*
 « *indescriptible de tout un peuple, d'un*
 « *peuple de 160 millions d'âmes...*

« En Allemagne, avant l'arrivée au
 « pouvoir des nationaux-socialistes,
 « on pouvait constater la plus étroite
 « collaboration entre l'espionnage so-
 « viétique et les organisations commu-
 « nistes. Une section étrangère de la
 « G. P. U. exerçait officiellement son
 « activité chez nous. Elle était le man-
 « dataire attitré et le chef de l'espion-
 « nage communiste.

« D'un terrain miné par le terro-
 « risme individuel, les assassinats
 « d'otages, le vol et l'incendie, la grè-
 « ve, les combats de rue et les insur-
 « rections armées, l'espionnage et la
 « décomposition de l'armée surgit le
 « spectre hypocrite de la propagande
 « communiste mondiale. Une idée, un
 « mouvement qui n'a conquis le pou-
 « voir et ne cherche à le conserver que
 « par des moyens aussi infâmes ne
 « peut se maintenir que par le men-
 « songe, la calomnie et la fourberie.
 « *Ce sont là les méthodes typiques de*
 « *la propagande bolcheviste, et elle*
 « *touche les cordes différemment sui-*
 « *vant les besoins de la cause.*

« Il va de soi par exemple, qu'en de-
 « hors de l'Union soviétique, il n'y a
 « dans tous les pays, qu'exploitation,
 « crise, catastrophe et débacle. Par

« contre, dans l'Union soviétique,
 « rayonne une organisation socialiste
 « qui soustrait le pays à la crise éco-
 « nomique et en fait un état sans chô-
 « meurs. Or, on sait que dans l'Union
 « soviétique, il règne une désorganisa-
 « tion de l'économie, un désarroi de la
 « production qui défie toute descrip-
 « tion. Le « pays sans chômeurs » hé-
 « berge des centaines de milliers, des
 « millions de mendiants et d'enfants
 « sans logis qui peuplent les rues des
 « grandes villes, sans parler des cen-
 « taines de milliers de vagabonds, de
 « gens condamnés aux travaux forcés
 « ou au bannissement.

.....
 « *Le bolchévisme est l'ennemi dé-
 « claré de toutes les nations, de toutes
 « les religions et de toute la civilisa-
 « tion humaine.*

.....
 « Celui qui pactise avec le bolche-
 « visme y verra sa perte. Loin de nous
 « la prétention de vouloir établir des
 « prescriptions pour les autres peuples
 « et pour les autres gouvernements,
 « ou même de leur donner des conseils.
 « Nous ne nous mêlons pas de leurs

« affaires. Nous voyons seulement les
 « dangers dont l'Europe est menacée
 « et nous élevons la voix en avertisse-
 « ment, car nous avons mesuré la
 « grandeur du danger.

.....
 Nous ne pouvons que souscrire de
 tout cœur à ces paroles de bon sens et
 de vérité.

A l'heure actuelle, le front populaire
 français veut nous entraîner dans une
 guerre contre l'Allemagne afin de
 plaire à l'U. R. S. S. et à toute la ra-
 caille communiste chassée par Hitler.

CELA, JAMAIS !

Plutôt que d'accepter cela, nous sau-
 rons, nous autres anti-communistes,
 descendre dans la rue, le moment venu.

Notre mot d'ordre : FACE AU
 FRONT ROUGE ! NATIONALISTES
 DE TOUS PAYS, UNISSEZ-VOUS !

F. de BOISJOSLIN,

*Président de la Ligue
 Internationale Anti-
 Communiste.*

Les puissances et le komintern

En réponse à la note que M. Bullitt, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, avait remise à M. Krestinski, commissaire du peuple adjoint aux Affaires étrangères, protestant à l'occasion des travaux du septième congrès de l'Internationale communiste, contre une violation par le gouvernement soviétique de son engagement de non immixtion dans les affaires intérieures des Etats-

Unis, le commissaire du peuple adjoint aux Affaires étrangères a remis à l'ambassadeur des Etats-Unis une note dans laquelle il est déclaré notament :

« Je considère comme nécessaire de souligner le plus énergiquement que le gouvernement soviétique a toujours observé et observe une attitude des plus respectueuses à l'égard de tous les

engagements qu'il a pris et parmi lesquels figurent évidemment les obligations mutuelles de non immixtion dans les affaires intérieures prévues dans les notes échangées le 16 novembre 1933 et discutées en détail lors des pourparlers qui ont eu lieu entre le président Roosevelt et M. Litvinov.

« Votre note du 25 août ne renferme aucun fait démontrant qu'il y ait eu violation de ces engagements de la part du gouvernement soviétique. D'autre part, il n'est incontestablement pas nouveau pour le gouvernement des Etats-Unis que le gouvernement soviétique ne peut accepter et n'acceptera aucun engagement à l'égard de l'Internationale communiste.

« Ainsi, l'assertion concernant une violation par le gouvernement soviétique des engagements contenus dans la note du 16 novembre 1933, ne découle pas des engagements mutuels pris de part et d'autre. En conséquence je ne peux pas accepter votre protestation et je suis dans l'obligation de la décliner. »

Le gouvernement de l'U. R. S. S., partageant sincèrement l'opinion du gouvernement américain, selon laquelle une rigoureuse non immixtion dans les affaires intérieures des deux pays est une condition essentielle du maintien de rapports amicaux entre deux peuples, et appliquant fermement cette politique dans la pratique, déclare qu'il cherche à développer la collaboration amicale existant entre l'U. R. S. S. et les Etats-Unis, collaboration qui correspond aux intérêts des deux peuples et qui a une si grande portée pour la paix générale. Voilà le communiqué de l'agence TASS.

Mais que feront les Etats-Unis ? M. Hull s'est entretenu avec le Président Roosevelt au sujet de la réponse faite par le gouvernement de l'U. R.

S. S. à la protestation américaine, mais s'est refusé à toute déclaration à ce sujet.

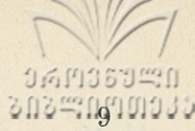
Dans les milieux informés, on ne croit pas que les Etats-Unis rompent les relations diplomatiques, mais qu'ils pourraient prendre l'une de ces trois attitudes : ils maintiendraient l'ambassade à Moscou, mais rappelleraient l'ambassadeur en « vacances » ; ils réduiraient les relations aux strictes formalités d'usage, ou bien, enfin, ils adresseraient une autre protestation dans laquelle ils exposeraient en détail les griefs qu'ils ont à formuler au sujet de la propagande incriminée.

Le gouvernement anglais a protesté aussi à Moscou contre les paroles prononcées au récent Congrès de la III^e Internationale, où l'engagement fut pris de porter la lutte communiste sur le territoire de toutes les nations bourgeoises. Mais le commissaire adjoint aux Affaires étrangères, « le camarade » Krestinski a fait aux deux protestations une réponse identique. Il a dit que le gouvernement des Soviets n'avait rien à voir avec la III^e Internationale, qu'il « ne s'occupait pas » des affaires intérieures des autres pays, qu'il s'était engagé à la « non-immixtion » et qu'il tenait scrupuleusement sa parole.

On connaissait déjà cette argumentation, mais on sait combien elle est captieuse. Sans doute, nominalement, le gouvernement soviétique et le comité de la III^e Internationale sont deux organismes différents. Mais, en fait, ils sont tellement mêlés l'un à l'autre qu'on ne les distingue point, et ils ne se conçoivent pas séparément.

Nous serons justes si nous disons que la III^e Internationale est subordonnée au Gouvernement Soviétique et subventionnée même par ce dernier.

On a écrit presque toujours avec de



fortes raisons que la promesse de Staline n'a aucune valeur, car la force de Staline, en dehors de la Russie, existe dans les cellules du Komintern.

Si, un jour, la Russie veut tenir sa promesse et renoncer à organiser la guerre civile à l'étranger, ce sera le

commencement de la fin du régime soviétique à l'intérieur de la Russie même.

La Révolution mondiale est la seule raison d'être du régime soviétique.

BASTID.

Le séparatisme des Cosaques

Le mouvement séparatiste et les efforts en vue de rendre leur pays indépendant, croissent de plus en plus parmi les Cosaques. Ce mouvement, qui a ses sources dans les masses profondes du monde cosaque, a commencé depuis longtemps déjà et s'est manifesté aussitôt après la révolution russe. Il n'a cessé depuis de se développer et de se fortifier. Ce mouvement, cependant, n'a pas été sans susciter partout parmi les Russes une profonde irritation; aussi toute la presse russe est-elle remplie d'attaques contre les chefs Cosaques qu'elle accuse de « trahir » la Russie. Lorsqu'on lit ou qu'on entend ces accusations, ces attaques, involontairement un fait récent se présente à l'idée; ce fait, le voici :

Le 2 octobre 1930, au cours de la II^e assemblée de la Société des Nations, se déroula une cérémonie solennelle commémorant la mémoire de l'immortel Simon Bolivar, le héros de l'indépendance des républiques sud-américaines. L'on sait que le jeune Bolivar, alors âgé de 17 ans, fit le serment devant les membres de l'organisation révolutionnaire secrète de soulever le peuple contre l'impérialisme espagnol et de ne pas remettre l'épée au four-

reau tant qu'un soldat espagnol foulerait le sol de son pays.

Le plus beau discours prononcé à cette occasion à la II^e Assemblée de la Société des Nations fut celui du représentant de l'Espagne. Evénement qui ne manque point d'intérêt, car enfin l'on ne saurait dire que le représentant de l'Espagne ait oublié le passé ! L'on ne saurait non plus douter de son patriotisme ! Il n'ignorait point qu'en son temps l'Espagne toute entière appelait Simon Bolivar « traître à la Patrie », « aventurier », « agent des Puissances étrangères, du fait même que Bolivar, Espagnol d'origine, parlant espagnol et professant la religion catholique, s'était dressé contre l'Espagne. De toute évidence le représentant de l'Espagne n'ignorait point cela, mais il ne pouvait ne pas compter avec les faits; il ne pouvait ne pas voir que Bolivar et ses compagnons transformèrent la colonie espagnole, pillée et dévastée en Etats économiques florissants et forts, politiquement. L'humanité a-t-elle eu lieu de regretter que les peuples sud-américains soient devenus indépendants ? Que non, évidemment ! L'Espagne n'a pu que gagner à cela, et de nos jours nous voyons combien

est solide l'amitié qui lie les peuples sud-américains à l'Espagne et combien cette amitié flatte l'Espagne elle-même. L'étroite collaboration culturelle-économique est aujourd'hui le pivot de la politique des peuples sud-américains et espagnol.

La situation actuelle des Cosaques ne rappelle-t-elle pas celle de l'Amérique du Sud à l'époque de Bolivar ? Comme les séparatistes sud-américains, les séparatistes cosaques sont accusés de « trahison » envers la Russie du fait qu'ils veulent se séparer et vivre une vie indépendante, et on leur rappelle que parlant la même langue, étant comme les Russes, orthodoxes, ils ne devraient point séparer leur sort de celui des Russes. Mais les Russes oublient que l'appartenance à une nation déterminée ne dépend pas seulement de la langue et d'une religion communes, mais de facteurs d'ordre psychologique, économique, etc. ; ils oublient que les Cosaques, dans le passé, ont eu leur histoire, leur existence propre, et que dans l'avenir ils ont une tâche à remplir, et qu'enfin, au cours d'une longue période, au point de vue social et économique, les Cosaques se différenciaient des Russes dont ils n'ont point partagé le servage, principal obstacle au progrès du peuple russe.

Par leur persévérance, par leur lutte opiniâtre, les Cosaques toujours avides de liberté, de cette liberté qui a fait l'admiration du monde, conquerront

leur indépendance, au même titre que l'ont conquise les peuples des républiques sud-américaines. Leur succès est d'autant plus assuré qu'ils ne sont pas seuls à combattre ; à côté d'eux luttent aussi pour leur indépendance l'Ukraine, le Caucase, le Turkestan et d'autres peuples qui se trouvent, pour leur malheur, sous la domination de l'impérialisme russe.

Il n'est pas douteux que cette lutte sera couronnée de succès et que les peuples qui combattent pour leurs droits les plus sacrés, pour le droit de vivre libres, triompheront. Leur tâche future consistera, après avoir consolidé leur indépendance, à trouver un *modus vivendi* avec les Russes et les peuples voisins. Une étroite collaboration entre eux est d'autant plus nécessaire qu'aucun peuple ne peut prétendre de vivre dans un complet isolement.

Si dans un avenir plus ou moins éloigné, une société des peuples orientaux venait à se former, société dans laquelle viendraient collaborer sur un même pied de liberté et d'égalité, tous les peuples indépendants d'Orient, il n'est pas dit que lorsque se dérouleront les fêtes en commémoration des héros du mouvement national-séparatiste cosaque, le représentant de la Russie ne prononce un discours dans lequel il rendra un légitime hommage à ces héros de l'indépendance.

D^r MIR YACOB.

Document historique intéressant

(Suite)

CHAPITRE SUR L'ETAT D'UKRAINE.

L'Etat ukrainien est situé à côté du Dechti-Kiptchak, et s'étend à l'Est du fleuve Dniepr. Etant depuis 300 ans sous la domination du Khan de Crimée et ne pouvant plus longtemps s'acquitter de l'impôt, les Ukrainiens décidèrent de se soulever ; mais les Tartares les attaquèrent ; ils envahirent leur pays qu'ils ravagèrent.

Le peuple ukrainien ne pouvait tenir longtemps devant les forces tartares qui brisèrent l'insurrection. En dehors de ceux qui réussirent à s'enfermer dans la forteresse de Kiev et de ceux qui se placèrent sous le protectorat de la Pologne, personne ne fut épargné. L'Ukraine était détruite.

Plus tard, lorsque le défunt Khan de Crimée demanda du secours et du matériel de guerre à l'Etat turc pour défendre la forteresse d'Astrakhan l'armée musulmane entra sur ces terres et les ravagea davantage. Ce pays ruiné et vide resta dans cet état durant 130 ans. Les habitants des bords du Dniepr connus sous le nom de Cosaques, ceux du pays de Podolie et de la terre surnommée la Russie Rouge furent gagnés à la cause du tzar Ivan Vasilievitch dont il a été précédemment parlé qui les engagea à marcher sur la Pologne. Profitant de cette querelle le tzar s'empara de tout le pays. Libre de ce côté, il songea à étendre sa domination sur tout l'Etat de Dechti-Kiptchak.

Les historiens ne sont point d'accord sur la signification du mot Cosaque ; les uns lui attribuent une signifi-

cation honorable, les autres — un sens péjoratif. Les Cosaques se vêtissaient de peaux « ketschi », ce qui en polonais se traduit par « cosa ». Avec le temps ce mot est devenu « cosaque » C'est sous cette appellation qu'on les nomme aujourd'hui.

La nation cosaque fit bientôt son apparition sur l'arène historique. Le roi de Pologne Stefan Bathory voulant défendre son Etat, les régions du Dniepr, du Dniestr et de la rivière Blanche des invasions des Mirza tartares exigea des habitants de Podolie, de Russie Rouge et d'Ukraine un certain nombre de recrues. Il en choisit 2.000 pour maintenir l'ordre dans l'armée. En échange, le roi Stefan Bathory leur garantit par écrit une libération complète de tout impôt et contribution si les dignitaires et la noblesse se mettaient à la tête d'une cavalerie pour défendre la Pologne et ses eaux (c'est-à-dire le Borysthène, le Dniestr et la rivière Blanche).

Comme cette armée, grâce à Dieu, guerroyait bravement et que ses commandants étaient héroïques et braves, le roi Stefan Bathory défendit son pays contre l'invasion des Tartares.

En peu de temps les champs déserts qui s'étendaient depuis la forteresse de Kiev jusqu'à la ville de Braclaw furent repeuplés ; des villes furent construites, des agglomérations, des villages et des forteresses surgirent. Malheureusement, à quelque temps de là, les dignitaires et la noblesse polonaise manquant à la parole donnée prenaient les habitants de ces pays à leur service et leur imposaient des impôts. Après la mort du roi Stefan Bathory, les Cosa-

ques, indignés par suite de l'augmentation des impôts et de l'aggravation de leur existence décrétèrent l'insurrection de 1587. Mais l'armée polonaise brisa l'insurrection au cours de laquelle beaucoup de sang fut versé.

Ne pouvant plus longtemps résister les Cosaques d'Ivan Podkova promirent fidélité et obéissance à la Pologne et la paix régna pendant huit ou neuf années, mais en 1596, ne pouvant plus longtemps supporter le joug polonais les Cosaques sous le commandement de l'ataman Nalewajka se soulevèrent une seconde fois. Ils remportèrent même plusieurs fois la victoire, mais finalement ils furent écrasés et durent s'en remettre à la grâce des Polonais.

Leur prière fut acceptée ; ils obtinrent leur pardon sous condition qu'ils livreraient leur commandant Nalewajka au commandant polonais. Le commandant polonais ayant obtenu Nalewajka le fit périr comme rebelle.

En 1637 une insurrection éclata pour la troisième fois, et les Cosaques tombèrent sur les Polonais. L'hetman Potocki marcha sur eux et remporta la victoire. Le commandant des Cosaques Bulufas ainsi que trois autres chefs marquants furent pris, envoyés au grand tribunal de Varsovie où ils furent exécutés.

En 1638 par ordre de la République polonaise les Cosaques furent chassés de la forteresse de Fertemito et les droits, privilèges et biens donnés aux Cosaques par la république du temps de Stefan Bathory furent repris. Alors les Cosaques se sentant trop faibles et voyant qu'ils ne pourraient lutter contre l'hetman Potocki entrèrent en secret en relations avec Moscou et demandèrent du secours. Cette soumission des Cosaques fut bien acceptée par le tzar moscovite, mais comme ils se trouvaient plus près du pays polo-

nais il n'était pas facile au tzar de leur venir en aide. L'Etat Ukrainien était en effet limité par les eaux du Borysthène. Les Cosaques allèrent s'établir dans la région où le Dniepr forme des rapides « porogues » difficiles à traverser et ils s'y cachèrent. Plus près des Moscovites, ils s'y fortifièrent et donnèrent à la région le nom de « Zaporoge ».

Les Cosaques guerroyèrent ensuite avec la Pologne ; l'armée polonaise remporta la victoire, ravageant et ruinant le pays. Finalement, les Polonais s'entendirent avec les Cosaques et firent la paix sous condition que les Cosaques recouvreraient leurs anciens privilèges. Mais les Polonais ne tinrent pas leur serment et ne remplirent pas les conditions de paix, aussi les Cosaques, indignés au plus haut degré, firent alliance avec les Tartares ; avec eux ils attaquèrent la Pologne. A leur tour, ils ruinèrent et ravagèrent le pays polonais, brûlèrent les villes et s'avancèrent jusqu'aux portes de Varsovie.

En ce temps le roi de Pologne, Ladislas Sigismond décida d'apaiser la colère des Cosaques, et afin de se préserver des invasions du Khan des Tartares, il fit des promesses aux Cosaques afin d'apaiser leurs coeurs ; il leur déclara même que son pays avait l'intention de se préparer à la guerre contre l'Etat turc et pour les gagner plus facilement à sa cause il leur donna une certaine quantité d'argent.

A l'époque, un guerrier de valeur Bohdan Chmielnicki, devenu hetman des Cosaques, réorganisa tout, comme jadis l'armée des « Zaporoges » et guerroya contre un autre chef de l'armée polonaise, le boyar Djafonski (c'était l'adjoint du starosta Tschaplin-ski, nom falsifié).

Ledit Djafonski, fils de l'hetman

Chmielnicki fut maltraité et mourut. Son père voulant venger sa mort et voyant que son armée faisait la paix avec les Russes s'empara de certaines îles du Borysthène, afin de pouvoir se cacher et se défendre des Polonais ; il ordonna d'y bâtir une forteresse et d'y accumuler des vivres et pour mieux se venger l'hetman fit alliance avec le Khan tartare Islam - Guirey Khan au commencement de l'année 1648 et avec lui, il fit la guerre aux Polonais.

Après la mort de Ladislas Sigismond en 1648, la Pologne inquiète élut Jean Casimir, fils du défunt.

A l'aide de l'hetman Chmielnicki, commandant de l'armée cosaque, vint un homme de classe inférieure, mais très brave, vaillant et héroïque, qui se mit à la tête de l'armée cosaque avec Chmielnicki. Ensemble avec l'armée tartare ils assiegèrent Zbarage. Ils auraient pris cette ville si le roi Casimir n'était venu prendre position dans le voisinage de Dobor. Les deux armées s'observèrent sans avoir le courage de commencer la bataille. Le 17 août 1649 on fit la paix.

En l'année 1652 - 1653 les Cosaques commencèrent à recevoir chez eux des déserteurs et tous ceux qui étaient chassés de l'Etat polonais ou moscovite, de Moldavie et de Valachie ; ils allèrent se fixer dans des endroits détruits par la guerre et depuis longtemps déserts. Le tzar moscovite en prit ombrage et il voulut à tout prix annexer leur pays. Et pour mieux réussir il leur fit toutes sortes de promesses.

Après l'occupation du pays, les habitants dispersés sur le territoire, compris entre le Don et la forteresse d'Azov prirent le nom de Cosaques du Don. Le tzar moscovite leur envoya des secours afin qu'ils pussent s'emparer de la forteresse d'Azov, alors très

faible et qui ne comptait que 400 personnes. Ils la conquièrent en peu de temps et en firent la ville principale de tout ce pays auquel ils annexèrent sans cesse de nouveaux territoires. C'est ainsi qu'ils parvinrent jusqu'à la mer Noire dont durant de longues années ils ravagèrent les rivages. Ils brûlèrent et pillèrent les villes de Trébizonde, de Synope, d'Eregli et le village d'Itchili ; en Crimée ils pillèrent également beaucoup de villes et de villages. De leur côté, les Cosaques Zaporogues descendant le Borysthène atteignirent la mer Noire dont ils pillèrent et dévastèrent les rivages. Mais lorsque l'Etat turc eut conquis la forteresse d'Azov et construit les forteresses de Borysthène et de Kalabron, les Cosaques durent se retirer et abandonner les bords de la mer Noire.

La forteresse d'Azov avait été de longue date un port très important pour les Vénitiens, les Génois et autres marchands qui se rendaient dans l'Inde, le Tatarstan et le grand Turkestan et, par ces pays, dans l'empire chinois et la Perse. Les Khans tartares étant maîtres d'Astrakhan et de Seray, protégeaient les marchands et leur venaient en aide, si bien que les voyages qui duraient mille heures dans l'Etat tartare, étaient plus sûrs et plus faciles pour les marchands que ceux qui duraient vingt-quatre heures dans l'Etat chrétien. Entre Azov et Astrakhan il était très facile de faire toutes sortes de transactions commerciales.

De la mer Caspienne à l'Etat Uzbek, et de là à l'Etat Chinois, on trouvait les villes, de Tongot, Hodjent, Ot-khan, lesquelles appartenaient au pays d'Otrar, de là on gagnait l'Etat Kachkar Cziali et la grande Tibet par Ongot. Cette route était des plus fréquentées.

Depuis longtemps déjà la succession de Gengis Khan avait été recueillie par

Armée ukrainienne

(Suite)

VI

Les opérations des détachements ukrainiens en Ukraine de rive gauche. — L'entrée en Ukraine des armées austro-allemandes. — La campagne pour la Crimée. — La flotte de la Mer Noir. — Le conflit avec l'Etat-Major allemand.

Après l'arrivée du Gouvernement ukrainien à Kiev suivie de pourparlers avec l'Etat-Major allemand, il fut convenu que l'armée ukrainienne serait subordonnée, d'une façon directe, à son ministre de la guerre aussi bien du point de vue administratif qu'opératif. Au cours des opérations communes des deux armées, ukrainienne et allemande, contre les bolchéviks, ces armées gardent entre elles une liaison très étroite au point de vue opératif.

Pendant que l'armée austro-allemande avançait vers les frontières est de l'Ukraine, à Kiev le commandement ukrainien, en vitesse, réorganisait hâtivement les unités militaires, dont la complète organisation n'avait pu être terminée à cause des incessantes opérations au front. Tout d'abord le ministère de la guerre décida d'achever la formation de la division des Zaporogues qui devait comprendre quatre régiments d'infanterie, un régiment de génie, un régiment d'artillerie légère, une batterie de montagne, plusieurs unités d'autos blindées, quelques trains blindés et des services auxiliaires.

Au début de mars 1918, la division des Zaporogues (6.000 baïonnettes, régiment de cavalerie de 500 sabres et quelques batteries) était envoyée au front dans la direction Kiev-Poltava-Kharkiv où opéraient les troupes allemandes.

Outre la division des Zaporogues, à Kiev et dans d'autres points, on formait de nouvelles unités. Il fallait que les troupes ukrainiennes reviennent au front pour les raisons suivantes :

1. La présence de nos troupes au front (à côté des troupes austro-allemandes), devait prouver à la population que l'armée ukrainienne existe et qu'elle lutte pour l'indépendance de son peuple.

2. En avançant, l'armée austro-allemande récupérait des dépôts considérables de matériel de guerre (munitions, armes, provisions, etc.). Ce matériel considéré comme trophée de guerre pouvait être dirigé vers l'Allemagne et l'Autriche. Les troupes ukrainiennes auraient alors pour tâche, au fur et à mesure de leur mouvement à l'Est, de prendre sous leur garde ce matériel, précieux pour l'Ukraine, et qui se trouvait concentré dans les dépôts de la ligne Kiev-Poltava-Kkarkiv.

La division ukrainienne des Zaporogues arriva au front le 4 mars, près de Yagotyn (à 75 kilomètres à l'est de Kiev) ; elle y trouva les troupes allemandes aux prises avec l'armée bolchéviste. Grâce à l'attaque de la station de Yagotyn par les Zaporogues et l'encercllement de l'aile gauche des Communistes, les troupes allemandes purent s'emparer de Yagotyn et rejeter l'ennemi vers la station de Grebinka.

La division des Zaporogues poursui-

vit les troupes rouges et le 13 mai, après un dur combat à Grebinka, elle les rejeta vers Loubny. Dans son désir de se séparer des troupes allemandes qui lentement avançaient dans la même direction, la division des Zaporogues devança ces dernières et attaqua, le 16 mars, les forces considérables des rouges à Loubny, les mit en déroute et occupa cette ville.

L'offensive des Zaporogues eut pour effet de prendre la station de Romadan, point stratégique important au croisement de deux lignes de chemin de fer qui servaient de liaison aux groupes des armées rouges de Bakhmatch et de Krementchouk. D'après les renseignements obtenus, la station de Romadan était occupée par les rouges et par les régiments des légionnaires tchèques.

La division des Zaporogues décida de s'emparer de la station de Romadan mais le commandement allemand ayant appris la présence au front des légionnaires tchèques, ordonna l'arrêt de l'offensive en attendant ses forces de réserve. Malgré la décision des Allemands, les Zaporogues attaquent Romadan et l'occupent. Les Allemands voyant le succès des Zaporogues, avancent à leur tour. On apprit plus tard que les légionnaires tchèques prirent part à la défense de Romadan sous la pression du commandement bolchéviste qui menaçait non seulement de ne pas les laisser partir vers l'Est s'ils refusaient de défendre Romadan, mais de les désarmer complètement. Ce conflit avec le commandement rouge décida les Tchèques à se frayer un passage vers la Sibérie.

Après un court repos, la division des Zaporogues reprit l'offensive sur Poltava qu'ils prirent après un combat acharné au cours de la nuit du 27 mars.

Presque aussitôt, une division de cavalerie allemande, arrivée de Krementchouk, entra dans Poltava.

A Poltava, la division des Zaporogues, qui avait perdu un nombre considérable de ses contingents en blessés et tués, enrôla des recrues volontaires. Elle se prépara pour l'offensive vers Kharkiv. Après plusieurs combats sanglants en cours de route, ayant pour soutien des trains et autos blindés, les Zaporogues attaquent Kharkiv et le prennent le 6 avril. Les Allemands y entrent le lendemain du côté de Soumy. Sans s'arrêter à Kharkiv, les troupes allemandes prennent le chemin de Koupianka et de Bilgorod.

L'arrivée de la division des Zaporogues remplit de joie la population ukrainienne. Des milliers de volontaires ukrainiens se présentèrent pour servir la cause nationale. Les Allemands s'opposaient à ce qu'une mobilisation fût déclarée, serait-elle de deux ou trois classes. Mais on admettait les volontaires, dont le nombre fut tellement imprévu qu'il fallut réorganiser la division des Zaporogues en un corps d'armée. Il y fut procédé à Kharkiv même.

Au début du mois d'avril 1918, le corps des Zaporogues comptait déjà 20.000 baïonnettes, 1.000 sabres, 42 pièces légères, 8 lourdes, 8 de montagne, 12 autos blindées, 6 trains blindés et un détachement d'aviation de 4 avions.

Entre temps, le mouvement de l'armée austro-allemande vers l'Est progressait par trois colonnes dans les directions suivantes :

1. Kiev-Bakhmatch-Vorobja-Koursk. Cette colonne de gauche se porte le 1er avril sur les stations de Gloukhiv, Vorobja et Bilopilja. L'avance de cette colonne s'opéra ensuite dans deux di-

rections : dans celle de Koursk et dans celle de Kharkiv par Soumy. Comme nous l'avons déjà dit, les Allemands entrèrent à Kharkiv dans la soirée du 6 avril alors que les Ukrainiens y étaient déjà entrés dès le matin. De Kharkiv les Allemands se dirigèrent sur Koupiansk et sur Valonïki.

2. Kiev-Poltava-Kharkiv. Dans cette direction, les troupes ukrainiennes marchaient à côté des Allemands. Ce mouvement se termina à Kharkiv le 6 avril.

3. Enfin la troisième colonne allemande avançait par Kaziatyn-Zmerinka - Znamenka - Katerinoslav. Après avoir pris Katerinoslav, cette colonne détacha d'abord une division (15^e de landwer) d'infanterie, ensuite deux divisions d'infanterie et une de cavalerie pour l'occupation de la Crimée.

Pour assurer l'avance de ces colonnes allemandes, du côté de Homel, deux divisions allemandes s'avançaient vers Briansk.

Dans le temps même où s'opérait l'avance des armées allemandes, les armées autrichiennes comprenant près de 100.000 soldats, couvraient la partie septentrionale de l'Ukraine, ayant pour points d'appui Odessa, Mykolaïv, Kherson, Olexandrovsk..

Ainsi, vers le milieu du mois d'avril 1918, tout ce territoire de l'Ukraine était occupé par les armées austro-allemandes, exception faite de la Crimée. Leur avant-garde avait même dépassé les frontières ethnographiques de l'Ukraine.

Les forces principales de l'armée rouge étaient rejetées hors des frontières nord de l'Ukraine. Seules quelques bandes isolées de Communistes restaient dans la région du Donetz, centre industriel de l'Ukraine. Ces bandes étaient soutenues par les ouvriers

du bassin, d'origine moscovite, au nombre d'environ quelques dizaines de mille. Il restait aussi des troupes rouges en Crimée. Le Gouvernement soviétique russe avait créé en Crimée un pseudo gouvernement soviétique de Crimée, que la population de la péninsule ne reconnaissait point. Ce « gouvernement » n'avait rien de commun avec la population dont il ne défendait nullement les intérêts, étant composé uniquement de personnes d'origine russe. Et pourtant la Crimée, à part ses richesses naturelles, ses ports dont le principal est Sébastopol, était pour l'Ukraine une base stratégique et technique de premier ordre ; elle était pour elle la clé de la Mer Noire. La possession des ports de Crimée, et surtout de Sébastopol, et de la flotte de la Mer Noire — présentait pour l'Ukraine un problème d'une importance primordiale, tant au point de vue politique qu'économique. Le sort de la flotte de la Mer Noire dépendait du problème de la possession de la Crimée.

Le quartier général allemand avait élaboré un plan d'opération pour la libération de la Crimée et pour la prise de la flotte bolchevisée. A cet effet, plusieurs divisions allemandes furent centralisées dans la région de Katerinoslav. Mais le Gouvernement ukrainien ne pouvait admettre que la flotte de la Mer Noire et un énorme matériel de guerre tombassent entre les mains des Allemands. Pour prévenir ces événements, le Gouvernement ukrainien décida de libérer la Crimée par ses propres forces. A cet effet, un détachement comprenant 5.000 baïonnettes et un régiment de cavalerie, quelques batteries et trains blindés fut organisé. Le commandement de cette unité fut confié au colonel Bolbotchan.

Le 12 avril, ce « groupe de Crimée » centralisé à Lozova, déclancha l'offensive sur la Crimée par Pavlograd, Ginelnikovo, Olexandrovsk. Le 16 avril, ce groupe occupe Olexandrovsk et y apprend que du côté de Kherson approche une division autrichienne, et du côté de Katerinoslav, une division allemande (15^e de landwehr) sous le commandement du général von Kosch. Le lendemain, près d'Olexandrovsk, apparaît la division autrichienne qui se préparait à attaquer la ville, ignorant qu'elle était déjà occupée par les Ukrainiens. Ce malentendu ne tarda pas à être dissipé et les troupes autrichiennes entrèrent dans la ville. Cette division était composée d'Ukrainiens originaires de Galicie, patriotes fervents, et qui constituaient une formation militaire particulière sous le nom de Sitchovi Striltzi (chasseurs de la Sitch), sous le commandement de S. A. S. l'archiduc Guillaume de Habsbourg-Lorraine (connu sous le nom de Vassyl Wyszymany).

Le 17 avril, à Olexandrovsk, arrive l'Etat-Major de la 15^e division allemande de Landwehr avec le général von Kosch en tête ; cette division avait pour but une marche sur la Crimée. Le commandant du détachement ukrainien, le colonel Bolbotchan, décide de prévenir les intentions du quartier général allemand et, le 18 avril, il avance vers Mélitopil qu'il prend d'assaut le 19, tandis que suivent les unités de la 15^e division allemande.

Les rouges retirent leurs troupes en Crimée ; d'après les renseignements reçus, le « Gouvernement soviétique » y avait organisé hâtivement la défense de l'isthme à l'entrée en Crimée.

Cet isthme, comme on sait, a joué un grand rôle dans l'histoire de la guerre

civile qui suivit avec le général Wrangel.

Il n'était pas facile de forcer ce passage qui présentait beaucoup de risques et qui nécessitait une nombreuse armée et de puissants moyens techniques, mais le commandant du détachement ukrainien, colonel Bolbotchan, prenant en considération la situation de l'armée rouge coupée du reste de l'Ukraine et enfermée dans la péninsule, décida, par des coups brusques, de passer en Crimée par la ligne Mélitopil-Diankoï. En entreprenant cette opération risquée, le colonel Bolbotchan ne comptait que sur ses propres forces. Il décida donc de poursuivre son but essentiel, c'est-à-dire d'occuper la Crimée avant l'arrivée des divisions allemandes. Profitant de ce que le général von Kosch ne comptait marcher sur la Crimée qu'après la concentration de toutes ses troupes à Mélitopil, le colonel Bolbotchan se sépare de la 15^e division allemande, et sous la protection de trains blindés ukrainiens, se dirige vers Diankoï. Dans la nuit du 20 avril, il attaque énergiquement cette position et s'empare des stations de Sivach et occupe Diankoï le 22 avril. Les rouges se replient en désordre sur Simphéropil, poursuivis par un régiment de cavalerie. Mais à ce moment un train blindé allemand arrive à Diankoï et insiste pour qu'on le laisse passer en avant-garde vers Simphéropil. Le colonel Bolbotchan lui répond que c'était impossible, attendu que ses opérations se développent avec succès.

Le 24 avril, le colonel Bolbotchan prend d'assaut Simphéropil ; la population accueille les soldats ukrainiens avec enthousiasme. Le régiment de cavalerie se dirigea vers Bakhtchisaraï.

Mais le conflit entre l'état-major allemand et le commandant du détachement ukrainien était loin d'être dissipé.

Le général von Kosch donne l'ordre au détachement ukrainien de suspendre toute action, et au cas où ce dernier refuserait d'exécuter cet ordre, il serait considéré comme ennemi. Et pour confirmer cette menace, les Allemands dont les premiers convois sont arrivés à Diankoï, coupent la communication télégraphique avec Kiev.

L'Etat-major de la division allemande étant arrivé à Simphéropil, exigea immédiatement et d'une façon catégorique que le colonel Bolbotchan se retirât de la Crimée, menaçant de le désarmer dans le cas contraire. En même temps, les Allemands essayaient d'encercler le détachement ukrainien en lui opposant canons et mitrailleuses. En guise de réponse, le colonel Bolbotchan prit position de combat.

La situation devenait très tendue. A chaque instant, un combat pouvait éclater entre troupes ukrainiennes et allemandes, et il n'est pas douteux que les Allemands auraient eu l'avantage, car à Simphiropil arrivaient de nouveaux convois allemands : infanterie et cavalerie.

Quelques heures après, les Allemands formulèrent un nouvel ultimatum. Ils exigeaient le dépôt des armes et l'abandon de la Crimée. Le Colonel Bolbotchan refusa de s'exécuter, à moins de recevoir un ordre direct du Gouvernement ukrainien de Kiev. Les Allemands cédèrent et permirent aux Ukrainiens de communiquer avec Kiev, et bientôt le commandant du détachement ukrainien recevait l'ordre de quitter la Crimée et de se diriger sur Mélitopil, ce qu'il exécuta le 27 avril.

En Crimée, toute l'escadre de la Mer Noire se trouvait centralisée à Sébastopol. La flotte était encore toute imprégnée d'esprit bolchévik. Les matelots qui avaient fusillé des centaines d'officiers, qui en avaient jeté d'autres

à la mer ou dans des chaudières, organisèrent des « Comités révolutionnaires » qui commandaient la flotte. Mais la nouvelle de l'approche de l'armée ukrainienne mit en mauvaise posture ces comités de bandits révoltés, et comme la plupart des matelots de la Mer Noire étaient d'origine ukrainienne, ces derniers, malgré l'opposition des matelots russes, partisans fervents de la III^e Internationale et de la « révolution mondiale », se mirent à propager sur tous les bâtiments que la flotte de la Mer Noire était une flotte ukrainienne. Cette propagande eut quelque succès : les uns après les autres, les navires de guerre hissèrent le pavillon ukrainien. La discipline devint de nouveau de rigueur, mais quelle fut la surprise des matelots ukrainiens lorsqu'à Sébastopol apparurent les armées allemandes, et non ukrainiennes. L'escadre qui mouillait à Sébastopol leva l'ancre et partit pour Novorossisk. Elle ne voulait point se rendre à l'ennemi d'hier ; par contre, elle retombera plus tard dans les mains des communistes russes.

Le 29 avril 1918, les Allemands faisaient leur entrée à Sébastopol.

Entre temps, le « groupe ukrainien de Crimée », après un court séjour à Melitopil, centralisa ses unités à Olexandrovsk, et le corps des Zaporogues, dont ce groupe faisait partie, continua ses opérations en chassant les bolchéviks de la région du Donetz.

Le 17 avril, le corps des Zaporogues occupait Slavianska, et puis Youzivka, Debaltzevo, Popasna.

Le 30 avril le corps des Zaporogues atteignait les frontières du Pays du Don.

L'Ukraine était complètement libérée des armées moscovites.

Général A. UDOVICZENKO.

(à suivre.)

L'Azerbaïdjan et la presse allemande

Ces derniers temps, la presse allemande a consacré de nombreux articles et communiqués à la situation actuelle en Azerbaïdjan, aux questions économiques en général et aux questions d'ordre stratégique en particulier. Tous ces articles signalent l'exploitation éhontée du pays au point de vue économique, surtout en ce qui concerne le naphthé et le coton dont l'exploitation se fait d'une manière intensive. Ces produits ainsi obtenus sont envoyés à Moscou sans rien donner en échange au pays.

Pour ce qui est de la « culture » et du « progrès », les bolcheviks n'ont rien apporté, sinon la russification de la jeunesse azerbaïdjaniennne et sa démoralisation par des doctrines communistes. Il va de soi que cette politique des bolcheviks suscite un profond dégoût et une haine non moins grande parmi la population azerbaïdjaniennne.

Des articles touchant à ces questions paraissent bien souvent dans l'« Antikomintern » publié en trois langues : français, allemand, anglais. Les renseignements fournis par cette brochure ont été reproduits dans les journaux de presque tous les pays. C'est ainsi, par exemple, que la politique suivie actuellement par les bolcheviks en vue de la séparation des Kurdes a été commentée dans une vingtaine de journaux hollandais ; en outre, les questions d'ordre militaire concernant la Géorgie et l'Azerbaïdjan ont été empruntées à cet organe par de nombreux journaux anglais.

Dans le numéro 7 du journal politique allemand « Geopolitik » de juillet, M. Ha-Mol a écrit un article intitulé : « L'Azerbaïdjan, le pays et le

peuple ». Cet article, qui englobe quatorze pages, est très précieux pour nous. Une belle carte avec diagramme de l'auteur donne des renseignements historiques, économiques et géographiques sur ce pays et une conclusion fort précieuse de caractère culturel.

L'article contient : un aperçu géographique et économique ; la question du nom du pays ; l'histoire et la division de l'Azerbaïdjan. Dans cette dernière partie, l'auteur parle d'abord de la question de la dénomination du pays azerbaïdjanien en général, pour parler ensuite de la partie de l'Azerbaïdjan passée à la Russie en vertu du traité de Turkmentchaï en 1828, et qui constitue de nos jours l'Azerbaïdjan soviétique. L'auteur touche à la question de toute l'administration russe, parle de la lutte incessante des Azerbaïdjanis contre la domination russe, de la première et puis de la deuxième révolution russe qui donna à l'Azerbaïdjan la possibilité de devenir indépendant.

L'auteur parle ensuite de la manière comment s'effectua l'occupation du pays par l'armée rouge. L'article est illustré des cartes suivantes : d'une carte politique du Caucase actuel, d'une carte ethnographique, d'une carte indiquant la répartition des peuples par religion ; enfin d'une carte politique avant l'occupation du Caucase par les Soviets et après son occupation. Cette précieuse étude, comme on le voit dès le début de l'article, fut d'abord une conférence ; le conférencier et plus tard auteur a fort bien répondu à la question posée.

Tout comme en Allemagne, la presse autrichienne s'intéresse également à la

question des peuples de l'Union Soviétique. Dans un article paru dans le journal viennois « Nazion und Staat », le comte Ukskul parle du développement du mouvement libérateur parmi

les peuples de l'Union Soviétique, plus particulièrement au Caucase, en Azerbaïdjan et en Géorgie notamment.

*
**

La victoire du cheval

Vers la fin du mois de mai dernier, 34 Turkmènes, membres d'un kolkhoz du Turkmenistan, ayant à leur tête un des officiers de l'armée rouge, M. Sokolov décidèrent d'effectuer un raid à cheval d'Achkhabad à Moscou. Partis le 30 mai d'Achkhabad ils arrivèrent sans difficulté à Moscou le 22 août. Cavaliers émérites, ces hommes pour qui le cheval, des siècles durant, est resté le meilleur ami, un membre en quelque sorte de la famille, accomplissent ce raid de 4.300 kil. dans des conditions on ne peut meilleures pour eux-mêmes et pour leurs chevaux. Leur itinéraire passait par les déserts du Kara-Koum et de l'Oust-Ourt sur une distance d'environ un millier de kil. La chaleur dans les sables du Kara-Koum atteignait 75 degrés. Cette difficile traversée fut franchie en trois jours avec seulement une halte aux heures des plus grandes chaleurs. Les Turkmènes ne cessèrent de prodiguer à leurs chevaux les soins les plus pressés, leur cédant même les dernières gouttes de leur eau emportée dans des gourdes qu'ils versaient au fond de leur gorge pour ne pas en perdre une seule goutte.

La *Pravda* feuille bolcheviste de Moscou du 26 août consacre deux pages à ce raid dont elle donne les détails ainsi que la réception qui fut fai-

te aux dits kolkhoziens turkmènes à Moscou. Ce journal appelle ce raid « victoire glorieuse ». Comme toujours en la circonstance, les bolcheviks évidemment n'ont pas manqué de tirer parti de ce fait pour leur propagande. Le chant de louanges composé à l'intention des kolkhoziens turkmènes est devenu l'hymne au « chef et maître, le camarade Staline », menace en même temps pour le monde fasciste. Et l'on sait que le fascisme, d'après les bolcheviks, s'efforce de nuire à l'Union Soviétique, de la détruire, toutefois, conclut le dit journal, « les peuples de l'Union soviétique opposent aux desseins sanguinaires des fascistes leur solidarité de fer cimentée étroitement dans un esprit de famille uni et combatif. »

Le vieux Kalinine s'informa gracieusement auprès des Turkmènes de leur raid et M. Sokolov donna toute explication. Aussitôt après, M. Molotov prononça un discours dans lequel il fit ressortir le succès fabuleux de ce raid et il conclut : « Vous, kolkhoziens d'avant-garde de la Turkménie soviétique, avez sur vos belles montures, réalisé une œuvre grandiose et magnifique »... Moscou, centre de l'Union soviétique n'est pas seulement la ville de l'un ou l'autre peuple, Moscou est un drapeau. Moscou, reprit M. Ka-

line, est une tour immense que l'on voit de partout et autour de laquelle s'unissent tous les peuples qui luttent pour leur indépendance. M. Kalinine ne manqua pas d'ajouter que pour les peuples de l'Union soviétique il est un nom « cher à leurs cœurs, celui du camarade Staline. »

Les cavaliers turkmènes furent ensuite reçus au commissariat de la Défense par les camarades Vorochilov et Boudenny. Ce dernier les salua au nom de la cavalerie rouge, tandis que le camarade Vorochilov leur adressait un discours. Après avoir souligné la difficulté de ce raid il ajouta : « Ce raid témoigne du sentiment de solidarité qui unit nos peuples en même temps que des forces dont dispose le Turkménistan pour la défense de l'Etat soviétique en cas d'attaque. » Il conclut : « En venant à Moscou vous êtes venus chez vous, car Moscou est pour vous aussi chère que votre bonne ville d'Achkhabad l'est pour nous. »

Les Turkmènes, naturellement, répondirent à ces discours par des phrases apprises d'avance par ordre et déclarèrent qu'ils amenaient avec eux des chevaux en cadeau à tous les chefs bolcheviks et pour M. Staline un « chaleureux salut kolkhozien » en plus. La réception chez M. Vorochilov terminée, un vieux Turkmène nommé Kabrych Mamych prononça quelques phrases banales sur le bonheur des peuples de Russie, sur l'accueil qui leur fut partout réservé ; il ajouta ensuite que si l'ennemi tentait une agression contre l'URSS, le Turkménistan sellerait aussitôt ses chevaux, qu'il soutiendrait le parti, l'armée rouge et son chef Vorochilov, qu'il montrerait jusqu'à quel point il aime le grand Staline, combien il lui est dévoué. Et le journal de conclure : « Si l'ennemi

attaque il sera écrasé comme un serpent par le coup puissant d'un peuple libre et audacieux, armé de la tête aux pieds. »

Nous avons essayé en abrégé de reproduire ces deux pages enthousiastes de la *Pravda*, mais voyons un peu ce qui nous intéresse le plus. Il est clair avant tout que toute cette mise en scène n'a été qu'une occasion de montrer une fois de plus aux étrangers se trouvant à Moscou que les peuples de l'Union soviétique sont en parfait accord avec les bolcheviks et de parler de « l'ennemi qui menace l'intégrité de l'Union Soviétique. »

Effectivement nous n'y voyons pas autre chose, car nul de nous n'ignore la beauté et l'endurance exceptionnelle des chevaux turkmènes. Les étrangers ne l'ignorent point non plus ; les savants ethnographes européens qui ont visité le Turkestan en parlent longuement. Le célèbre Vambéry raconte que le cheval turkmène supporte avec une étonnante facilité un raid de 36 heures à galop continu. L'endurance des Turkmènes eux-mêmes n'est pas moins connue ; ils l'ont prouvée au cours de leur glorieuse histoire. Ils ont toujours constitué le noyau de tout étatisme au Turkestan. Les preux du nom d'Alp-Arslan, de Timour, de Barber n'ont-ils point été les aïeux des Turkmènes contemporains ? Ce raid ne nous a donc nullement surpris. Appeler ce raid « unique au monde » est quelque peu ridicule. Les cavaliers d'Asie centrale ont de tout temps réalisé des raids fabuleux. Il suffit de rappeler la chevauchée de Djébi et de Souboutaï qui, partis de Kara-Korum, capitale de l'empire mongol au XIII^e siècle, traversèrent le Turkestan, la Perse septentrionale, le Caucase, l'Ukraine jusqu'à Kiev pour revenir à

l'est du lac Baïkal par Sâratov et les steppes qui de l'Oural s'étendent jusqu'à Kara-Koroum. Ce raid fut effectué en l'espace de deux ans et demi, nonobstant les combats et les batailles qu'il fallut livrer. Ce raid hippique fait encore l'admiration de tous les connaisseurs de la science militaire et il n'est pas étonnant que des hommes qui appartiennent à cette race aient fait quelques 4.300 kil. C'est ce même sang qui coule dans les veines de ces kolkhoziens et quant à la race des chevaux elle est restée la même. Rien d'étonnant aussi que les cavaliers aient bien soigné leurs bêtes, la dignité de chaque cavalier l'exige, il aime son cheval comme l'habitant des steppes peut l'aimer. Boudenny ne l'ignore pas, étant de ceux pour qui le cheval n'a pas de secret.

Mais ce qui nous intéresse davantage c'est que ce raid a servi de démonstration antifasciste et qu'il a donné la possibilité à M. Molotov de déclarer une fois de plus que les Soviets sont admirablement armés et qu'ils sauront défendre leur patrie commune contre tout ennemi et que... le Turkmenistan fournira le complément des cadres de la cavalerie rouge, ce qui est de la plus haute importance.

De toute évidence, avec de pareils cavaliers on peut créer la meilleure cavalerie du monde. Le régiment de cavalerie turkmène n'a-t-il pas été l'un des meilleurs de l'armée russe pendant la guerre et plus tard, est-ce que le général Kornilov ne s'est pas uniquement appuyé sur lui dans la période de troubles et d'anarchie qui s'emparèrent de l'armée après la révolution de 1917 ? Que si, effectivement, mais combien d'entre ces cavaliers rentrèrent chez eux ? — 16 seulement ! Vorochilov comme Boudenny ont besoin de tels cadres et c'est pourquoi ils or-

ganisent ces revues d'hommes et de chevaux pour l'avenir lorsqu'ils les emmèneront à leur suite pour la conquête de nouveaux peuples et de nouvelles terres qu'on voit si bien de Moscou, de cette « haute tour ». La guerre finie bien peu encore reverront leur pays natal ; les autres auront péri pour des idéaux qui leur sont étrangers, pour le vieil impérialisme russe, toujours avide, jamais rassasié.

Mais il est encore un fait de cette manifestation qui nous touche davantage et qui nous attriste profondément : Ce sont les paroles prononcées par le vieux turkmène Kabych Manych, déjà reproduites précédemment : « si l'ennemi venait à attaquer l'URSS, le Turkmenistan sellerait aussitôt ses chevaux. » Pauvre vieillard ! Faut-il qu'au déclin de ta vie tu trompes tout le monde et que tu te leures toi-même. On voudrait lui répondre, à lui nommément, auquel on a appris à répéter des phrases apprises par cœur : « Quel dommage, vieillard, tu as dû répéter ces paroles, c'était ton unique issue, mais n'oublie pas que tes fils sont ou fusillés ou déportés dans la froide Sibérie où ils meurent de fatigue et de faim, que tout ton avoir a été confisqué et que rien d'autre n'est resté que la crainte de perdre ta vie, cette vie à laquelle tu t'accroches et dont il te reste si peu. »

Nous regardons tout cela sous un tout autre point de vue. Pour nous, la patrie turkmène n'est pas le communisme soviétique, cette immense Russie, actuellement rouge. Notre patrie à nous, c'est le Turkestan, terre natale du Turkmène, c'est tout ce qui est lié à sa vie. Or, nous ne connaissons personne qui en ce moment nourrisse de noirs desseins contre le Turkestan. Le Turkestan ne connaît point

d'ennemis parmi les voisins, nos frères afghans pas plus que nos frères iraniens ne songent à l'attaquer ; mais il est un autre ennemi, un ennemi de longue date, ennemi séculaire qui après avoir attaqué et conquis le Turkestan s'y est installé avec ses gens armés, celui-la même qui sans ambages déclare : « Nous considérons Achkhabad comme nôtre ». En faut-il davantage ? Peut-on désormais parler de quelque ennemi imaginaire lorsque le véritable a pris déjà position dans le Turkestan même ?... Il ne saurait donc y avoir aucune différence entre les deux cas, attendu que le Turkestan est opprimé et qu'il continue son existence dans les chaînes de l'impérialisme blanc ou rouge.

Il n'est pas de coin du territoire soviétique qui ne soit si opprimé que le Turkestan. Et cela s'explique du fait que le Turkestan est un pays où l'immense majorité de la population est autochtone, les Russes formant une infime minorité. Au temps du tsarisme, ces autochtones étaient désignés sous les noms de « inorodtsi » et de « inoviertsi » (d'une autre race, d'une autre religion). Ce point de vue sur les allogènes est resté de nos jours le même. La religion des Turkestaniens est l'Islam, religion qui s'est avérée comme étant plus puissante pour résister au communisme, aussi tout genre de persécutions contre cette religion ont-ils de tout temps pris un caractère des plus graves.

La fermeture des églises en Russie même s'effectue sur un plan essentiellement religieux, par une lutte contre la religion comme telle. Pour maintenir l'esprit nationaliste et chauvin en Russie, les bolcheviks trouvèrent d'autres formes de propagande, aussi la religion est-elle pour les Russes un élément inutile. Il n'en est pas de mê-

me au Turkestan et dans les pays musulmans de l'URSS en général. Pour le Caucase du Nord, l'Azerbaïdjan, la Crimée, l'Idel-Oural, la religion a été et est restée la principale force du nationalisme ; elle est l'élément qui les lie entre eux. Au Turkestan en particulier le nationalisme s'est développé et continue à se développer sur le terrain religieux des églises fermées par les bolcheviks soit transformées en clubs, en musées, etc, en fermant les mosquées ils s'efforcent d'offenser, de déconsidérer la religion ; les mosquées deviennent des asiles pour enfants, des dortoirs pour les komso-mols ce qui entraîne toute une série de conséquences, liées au séjour d'une jeunesse communiste dépravée, en des lieux spécialement réservés aux prières.

Parallèlement avec cette nouvelle et double offensive, contre la religion et contre le nationalisme, les bolcheviks ont imaginé un plan de dissociation du Turkestan en créant des unités autonomes pour lesquelles ils ont composé divers alphabets qui n'ont d'autre effet que de différencier la langue ; ces alphabets dans la plupart des cas ne répondent pas plus à l'esprit qu'à la lettre de la langue turke. La langue turke parlée au Turkestan est un dialecte djagataï, commun à tous les peuples qui habitent ce pays avec les nuances qui s'ensuivent. Les nouveaux alphabets renforcent ces nuances au point que les représentants d'un seul et même peuple ne tarderont pas à lire et à écrire en recourant à des signes différents, si bien qu'il leur faudra apprendre les langues de leurs voisins. *Divide et impera* disaient les anciens Romains ; l'impérialisme russe de tout poil suit la même voie.

Une fois de plus nous répétons que pour nous aucune différence n'existe

dans la nature de l'impérialisme russe au Turkestan. Le but poursuivi est selon nous, toujours le même ; les méthodes même se ressemblent, seule leur application diffère. Si autrefois, la russification de la population devait se faire sous forme d'obligation de connaître la langue russe, de nos jours, ce n'est plus de la langue russe qu'il s'agit, mais de la langue de la III^e Internationale, « libératrice des peuples opprimés, » langue de Lénine ou d'Ilich et enfin du chef « aimé et adoré » Staline.

C'est en réalité le même plat, servi avec des sauces différentes, mais toujours détestables, impossibles à digérer pour tous ceux qui veulent s'émanciper de la Russie, quelle que soit sa forme et ses couleurs, pour ceux

auxquels l'indépendance est le but final. Sans cette indépendance, disons-nous, la vie d'un peuple ne saurait exister, d'autant plus sa culture librement développée et sa collaboration au développement du progrès et de la civilisation mondiale.

C'est pourquoi nous estimons que l'arrivée à Moscou de cavaliers turkmènes avec les manifestations qui ont marqué cet événement ne sont autre que l'expression d'une propagande chère aux bolcheviks. Derrière ces manifestations « solennelles » nous n'apercevons que des larmes, des pleurs de nos frères du Turkestan, de frères qui ainsi que nous tendent leurs bras uniquement vers la liberté et vers l'indépendance.

A. TOPTCHIBACHY.

Revue de la presse

M. P. Gaxotte écrit dans *Je suis partout* :

On se condamne à ne jamais rien comprendre à la politique actuelle, si l'on n'a pas constamment présente à la mémoire la maxime fondamentale de Lénine, à savoir que « *la révolution communiste ne peut sortir que de la guerre* ». C'est la clef de tout. C'est l'A. B. C. des Soviets. C'est l'essence de leur stratégie. La guerre seule conduit au communisme. Lénine l'avait, si l'on peut dire, établi théoriquement, par réflexion sur l'histoire de la Commune. Ce fut son génie de venir tranquillement s'établir à Paris, en attendant qu'une conflagration générale lui permit de mettre en mouvement les masses éprouvées et exaspérées. L'après-guerre a confirmé pleinement

ses idées, contre celles de Trotzki, puisque toutes les tentatives de révolution opérées pendant la paix ont échoué l'une après l'autre, et presque partout, ont précipité au contraire l'installation de dictatures nationales. De façon permanente, les Soviets préparent la guerre. Non point, certes, pour la faire eux-mêmes, s'il peuvent s'épargner cette épreuve. *Mais leur intérêt permanent, leur volonté profonde, leur raison même d'exister et de durer, c'est d'entraîner à la guerre les pays non bolchevisés.*

N'importe lesquels. Que la révolution, issue de la guerre, éclate ici ou là, ils n'en ont cure, puisque, dans leur pensée, leurs désirs et leurs plans, elle s'étendra un jour ou l'autre au monde entier. C'est affaire d'opportunité. Les gogos s'imaginent qu'on fait

à Moscou une différence entre les pays fascistes et les pays démocratiques et qu'on a de l'indulgence pour les seconds. Le bon billet ! Pour les Soviets, ils sont également haïssables, puisqu'ils respectent également la propriété, la famille et le profit individuel. Peut-être même, Staline et Litvinov ont-ils plus de haine pour un régime basement égoïste et matérialiste, à la façon de la démocratie française, que pour un pays soulevé par une foi collective et désintéressée, à la manière italienne. Surtout, ils trouvent infiniment plus de facilités et de complaisances dans la démocratie française qu'ailleurs, et, en bons tacticiens, *ils font porter leur effort sur la zone de moindre résistance.*

C'est ce qui ressort avec une évidence fulgurante du récent congrès de la Troisième Internationale. La France est la base d'opérations choisie par les chefs du Kremlin. C'est sur la France que porte leur effort principal, et c'est la France qui est la pièce maîtresse dans leur jeu. L'importance accordée aux affaires françaises durant les séances, le nombre accru de Français qui siègent au comité exécutif, l'imbécilité de la petite bourgeoisie radicale tombée tête en avant dans le piège grossier du Front Populaire, la décomposition du parlementarisme, l'alliance prônée par une presse bourgeoise complètement aveuglée ou asservie, l'alliance avec toutes les facilités de manœuvres, de relations et de corruptions qu'elle comporte : autant de signes et de moyens.

Et l'auteur de conclure :

Répétons, écrivons, imprimons :

- 1° L'alliance russe, c'est la guerre.
- 2° Le Front populaire, c'est la guerre.

On sait que les Etats-Unis ont adressé une énergique protestation à Moscou, contre les décisions du Congrès du Komintern. La réponse du Gouvernement de l'U.R.S.S. a inspiré les lignes suivantes au collaborateur du *Journal des Débats*, M. A. Albert.

Il arrive parfois, quand on mène les bœufs à l'abattoir, qu'un d'entre eux flaire l'odeur du sang et refuse d'avancer. C'est ce qui se produit en ce moment pour les Etats capitalistes. Ils reniflent l'odeur de Moscou, il sentent l'effet de la propagande bolcheviste, ou mieux, ils en constatent les ravages. Les Etats-Unis ne sont pas les seuls à réclamer des Soviets le respect des engagements sur la non-mixtion dans les affaires intérieures des autres pays. La démarche américaine a eu au moins pour résultat de donner aux autres protestataires le courage d'avouer leur protestation, restée jusqu'ici sous le manteau.

C'est un résultat, sera-ce le seul ? La réponse des Soviets à la note américaine était connue d'avance. Nous l'avons aujourd'hui ; mais nos lecteurs en ont eu la primeur il y a deux jours, si l'on peut appeler primeur le plus rebattu des clichés. Le gouvernement russe n'est pas responsable des faits et gestes de l'Internationale communiste.

D'autre part M. Wladimir d'Ormesson dans les colonnes du *Figaro* écrit les lignes suivantes sur la situation assez délicate dans laquelle se trouve Moscou :

Parfaitement conscients de ce danger qui les menace à plus ou moins bref délai, les Soviets ont retourné leur veste. Ils ont retourné leur veste sur tous les plans. Sur le plan international. Cette Société des Nations qu'ils appelaient, il y a encore trois ans « La ligue des brigands » est devenue leur enfant chérie et M. Litvinov préside le Conseil de Genève avec toute l'onction désirable. Cette France qui pendant quinze ans fut officiellement désignée comme l'Etat « le plus agressif et le plus militariste du monde » (*sic*) est l'objet de toutes les complaisances et de toutes les bénédictions des Soviets qui ne tarissent pas sur ses mérites et découvrent enfin son esprit pacifique. Sur le plan national, mêmes revirements. On exalte aujourd'hui en Russie le patriotisme

me, le militarisme... Mais les Soviets ont aussi semé la révolution dans le monde. Ils sont les dépositaires d'une doctrine de bouleversement intégral. La flamme rouge brûle dans le tabernacle de Moscou. La III^e Internationale tient chez eux ses assises... Et voilà les Soviets pris eux-mêmes dans la tenaille de fer de la logique qui conduit le monde. Non, il est impossible de mener à la fois un jeu farouchement révolutionnaire et un jeu désespérément conservateur. Non, on ne peut pas donner aux gens des crocs-en-jambe et se raccrocher en même temps à leurs basques. Ou bien alors, il ne faut pas s'étonner que des accidents surviennent...

Le même sujet intéresse beaucoup M. Léon Bailby qui dans *Le Jour* écrit :

On n'aura pas attendu longtemps pour constater que la réconciliation de l'Europe avec la Russie rouge n'a été qu'une duperie. Ce sont les Etats-Unis qui, une fois de plus, nous montrent le chemin du repentir. Ce peuple jeune a des gestes brusques dont la franchise fait toujours notre admiration. La protestation officielle que le gouvernement américain vient d'adresser à Moscou contre la violation des engagements pris est conçue en termes très énergiques. Ce n'est qu'un premier geste. Il en présage un autre : la rupture. Car la Russie est condamnée par ses principes à n'être qu'une pourvoyeuse de révolutions à travers le monde. Elle ne peut donc rien changer à sa façon d'être. Nous avons déjà examiné ce congrès du Komintern qui vient de terminer ses travaux et où tant d'orateurs ont eu la langue trop longue. Nous voulons bien admettre, en effet que la Russie se livre chez elle à toutes sortes de manœuvres destinées à nourrir son peuple d'illusions à défaut de pain et de viande. Mais nous avons toujours réclamé qu'on nous laisse maîtres chez nous. Or, les activités de la III^e Internationale à l'étranger ont pu se modifier, changer d'apparence, mais elles poursuivent leur but initial, qui est de bolcheviser l'un après l'autre les

peuples assez imprudents pour laisser les agents de Staline mettre un pied chez eux.

Le Matin dévoile les manœuvres de la 3^{me} Internationale dans les termes suivants :

Les résolutions du congrès de l'Internationale communiste sont édifiantes.

Mais ce qu'il faut lire, avec une particulière attention, c'est le rapport du bolchevik Dimitroff qui, comme son nom étranger l'indique, est, plus que quiconque, désigné pour décider des destinées de la France !

La manœuvre, si l'on peut dire, législative, consiste à ne pas brusquer le coup de main qui serait voué à un redoutable échec.

Il faut circonvenir les électeurs et les élus ou éligibles, sous couleur de réaliser le front parlementaire unique contre... le fascisme, en somme, proposer une aide électorale, mais sans s'engager à rien.

« Les communistes qui sont et restent les ennemis irréconciliables de » tout gouvernement bourgeois et les » partisans du pouvoir soviétique, » sont prêts, vu le danger fasciste, à » soutenir un tel gouvernement. »

Mais, il demeure bien entendu que ce n'est qu'une étape, un expédient, une fâcheuse « nécessité avant la prise révolutionnaire du pouvoir prolétarien ».

Et, pour que les moutons tendent d'eux-mêmes le cou à l'égorgeur, le sinistre Dimitroff ne néglige pas de préciser que la première « réalisation révolutionnaire » que les communistes exigeront du gouvernement martyr, c'est « le remplacement de la police par une milice ouvrière armée ».

Toutefois, comme il doute à part soi de l'empressement de ce gouvernement à organiser l'armée de l'émeute, il décrète le complot armé préalable :

« Ce gouvernement ne peut apporter le salut définitif.

» Par conséquent, il faut s'armer pour la révolution sociale. »

C'est Moscou qui payera les armes !

Dans son numéro du 11 mai 1935, *Je suis partout* consacre une page entière à une étude très documentée de l'armée rouge, d'où nous prenons les passages suivants :

Touchant la structure de l'armée rouge :

On sait que les Soviets se sont attachés à multiplier sur leur territoire, les républiques « indépendantes ». Ils ont ranimé des langues presque éteintes, exhumé de vieilles grammaires oubliées, avivé les particularismes régionaux. Les unités territoriales de l'armée rouge n'échappent pas à ce sabotage de l'unité russe. Un quart des forces soviétiques (18 divisions d'infanterie et 8 divisions de cavalerie) est composé de formations « nationales » (ukrainiennes, blancrussiennes, caucasiennes, turkestaniennes, etc.) prêtes, en cas de guerre, à sacrifier l'intérêt de leur « grande patrie » à celui de leur « petite patrie ». Si les Allemands doivent un jour intervenir en Russie, ce ne sera pas pour attaquer l'U.R.S.S., mais pour venir au secours de l'armée ukrainienne.

La dotation technique de l'armée rouge est franchement insuffisante.

C'est ainsi qu'un régiment d'infanterie a 90 mitrailleuses au lieu de 155 dans l'armée française, 132 dans l'armée japonaise, et 117 dans l'armée polonaise. La dotation des régiments de cavalerie en mitrailleuses est encore plus faible.

Une division d'infanterie compte 10 batteries d'artillerie de 3 pièces chacune : 6 de 76 mm. et 4 d'obusiers de 122 mm. La comparaison avec l'artillerie d'une division française, japonaise ou polonaise — 15, 13 et 13 batteries à 4 pièces — n'est pas en faveur de la division soviétique. On a amélioré cette situation en dotant chaque régiment de deux batteries de 76 mm., mais malgré cela, la division soviétique (43 pièces) est encore inférieure de 25 à 30 % à la division française (60 pièces) ou japonaise (64 pièces).

L'artillerie d'une division de cava-

lerie est très faible (3 batteries seulement).

Le retard technique de l'armée rouge est encore bien plus considérable dans le domaine de l'artillerie lourde. Chaque corps d'armée n'est doté que d'un groupe à 3 batteries.

En ne considérant que la seule artillerie, l'armée rouge se trouve au même niveau que l'armée russe pendant la guerre mondiale, c'est-à-dire en état d'infériorité très nette.

Plus loin encore, traitant la question de cette aviation rouge que les bolcheviks réclament partout, l'article poursuit :

En supposant qu'ils aient raison, cela signifierait tout simplement que l'aviation soviétique est capable d'exécuter une attaque brusquée et de causer, dès les premiers jours de la guerre, des dégâts plus ou moins considérables dans les centres industriels de l'ennemi. Et puis après ? L'action de l'aviation est comparable aux préparations d'artillerie. Il faut, immédiatement après, être capable de lancer sur l'adversaire démoralisé d'irrésistibles vagues d'assaut. Nous allons voir que l'armée rouge en est incapable. Un raid d'avions, même heureux, ne suffit pas à gagner une guerre. Or, les possibilités de cette action de surprise sont elles-mêmes singulièrement limitées.

Jusqu'à ces derniers temps, d'après les statistiques officielles des Soviets, l'aviation rouge comprenait 50 % d'appareils de reconnaissance, et 17 % seulement d'appareils de bombardement, les seuls véritablement efficaces dans une guerre moderne. Récemment, Vorochiloff a prononcé, à ce propos, des paroles qu'il a voulues optimistes :

« Depuis le XVI^e Congrès du Parti, a-t-il dit, c'est-à-dire depuis quatre ans, nos forces aériennes sont devenues méconnaissables. Nous avons créé une puissante aviation lourde de bombardement et avons obtenu une amélioration dans les autres domaines de l'aviation. »

On a beaucoup remarqué, néanmoins, que ce discours, par ailleurs

bourré de chiffres, n'apportait aucune précision sur la fameuse « amélioration » annoncée.

L'aviation rouge possède, sans doute, 3.500 appareils. Sur le papier, c'est formidable. Pratiquement, combien de ces appareils sont-ils capables d'exécuter une opération offensive efficace ? Et surtout, combien y a-t-il de pilotes instruits, de mécaniciens entraînés ? S'il est une arme où l'improvisation est impossible, c'est bien celle-ci. Plus que partout ailleurs, l'effort soviétique se heurte ici au manque de cadres, à la pénurie de techniciens.

Une question très importante touchant l'armée rouge, c'est la question des cadres militaires. L'auteur de l'article nous donne des détails sur ce cadre, se basant sur les documents originaux.

Dans son rapport au Congrès du Parti communiste, en février 1934 Vorochiloff a communiqué que le pourcentage des ouvriers dans le cadre de commandement de l'armée est passé, du 1^{er} janvier 1930 au 1^{er} juillet 1933, de 31 % à 43,2 % (« Etoile Rouge », 4 février 1934).

D'autre part, Toukatchevski, dans son rapport au VII^e Congrès des Soviets, en 1935, a déclaré que le nombre des membres du parti dans le cadre de commandement de l'armée rouge atteint 68,3 %. En résumé, presque la moitié des officiers sont actuellement des ouvriers, et, pour les deux tiers, des communistes.

Ce recrutement, si l'on en croit les chefs soviétiques, ne met pas en danger la valeur militaire de l'armée, et Vorochiloff affirme que l'armée s'est complètement transformée et qu'elle est devenue, grâce à la réorganisation de ses cadres, une armée tout à fait nouvelle. (« Etoile Rouge » du 4 février 1934).

Malheureusement, le même Vorochiloff, pour souligner l'élévation du niveau d'instruction des officiers rouges, cite les chiffres suivants, qui sont

quelque peu ahurissants : « Dans le cadre supérieur, dit-il, on compte 10 % d'officiers n'ayant reçu aucune instruction militaire, même dans les écoles soviétiques ; dans le cadre moyen, cette proportion atteint 20 %. » (« Etoile Rouge » du 4 février 1934).

Ainsi, un dixième d'officiers supérieurs et un cinquième d'officiers subalternes ne possèdent aucune formation militaire !

Les Bolcheviks sont enfermés dans ce dilemme : ou bien de bons officiers instruits, capables, aimant leur métier et suspects de tiédeur politique, ou bien de bons communistes d'origine prolétarienne pure, le plus souvent illettrés, mais farouchement fidèles aux grands principes du marxisme.

Il est difficile de sortir de cette impasse. Les besoins de l'armée et les exigences du Parti communiste sont incompatibles. Que l'on ne vienne surtout pas invoquer le précédent des généraux de l'Empire. Conduire brillamment une charge de cavalerie est à la portée de n'importe quel soldat courageux et intelligent, mais on ne s'improvise pas en quelques mois technicien de la marine, de l'artillerie ou de l'aviation... même si l'on est capable de réciter par cœur le manifeste communiste...

Les maîtres de l'armée rouge s'en rendent d'ailleurs compte, et ils conservent, dans les cadres de commandement, un certain nombre d'officiers d'origine bourgeoise ou noble, mais ces officiers sont tenus à l'écart et brimés systématiquement. On exige qu'ils fassent leur métier. On leur interdit de nourrir le moindre espoir d'avancement. D'où les rancœurs de nombreux gradés, dont le loyalisme en temps de guerre ne serait pas à toute épreuve.

On s'efforce, certes, d'améliorer le plus possible le niveau intellectuel des officiers sortis des jeunesses communistes. Les stages dans les écoles militaires ne semblent pas avoir donné les résultats espérés, et c'est assez humain. Les élèves savent fort bien que leur avancement dépend beaucoup plus de leur ferveur politique que de leurs connaissances en balistique et en histoire militaire.

Les bolcheviks aiment parler de leur industrie lourde, des victoires du plan quinquennal, voyons si leurs dires correspondent à la réalité.

Pour les juger, nous ne pouvons nous référer qu'aux statistiques soviétiques. Ces sources sont douteuses. Cependant, des lambeaux de vérité échappent aux comptes-rendus des congrès du Parti et nous apportent un autre son de cloche. C'est ainsi qu'au congrès qui s'est tenu en janvier-février 1935, les chefs responsables du parti communiste ont fait des aveux précieux au sujet de la situation réelle de la base industrielle de l'U.R.S.S.

Voyons tout d'abord où en est la métallurgie. Pendant la guerre mondiale, les besoins de l'armée russe ont absorbé jusqu'à 60% de toute la production de métaux « noirs » ou « de couleur ».

La réalisation du plan quinquennal n'a apporté, au point de vue quantitatif, aucun changement radical dans ce domaine. Malgré la construction d'un certain nombre de nouvelles usines, la métallurgie « noire » et, surtout, celle « de couleur », même après l'achèvement du premier plan, était dans un état lamentable.

« La « métallurgie noire », a déclaré le commissaire du peuple de l'industrie lourde, Ordjonikidze, au XVII^e Congrès du Parti communiste, est en retard. »

« Le retard est considérable, a ajouté Molotoff, dans la métallurgie « de couleur », par rapport à la cadence générale. » (« Etoile Rouge », 6 février 1934).

Pour 1932, dernière année du premier plan quinquennal, il a été extrait dans la métallurgie « noire » et « de couleur » :

Fonte : 6,15 millions de tonnes (61,6% du plan);

Acier : 5,89 millions de tonnes (56% du plan);

Cuivre : 46.700 tonnes (65,1% du plan).

Il résulte de ces chiffres que, malgré « la reconstruction entière de l'industrie, le retard de la production sur

le plan variait, pour les branches de base de la métallurgie, de 38 à 45%.

Ces résultats ne doivent pas nous surprendre si on se place dans le cadre de l'industrie lourde.

D'autres interventions des chefs responsables de l'économie nationale, à ce même congrès, ont montré une situation très sombre. Kouibycheff, depuis décédé, membre du bureau politique, a déclaré : « Il suffit de dire que si nous avions atteint le même coefficient d'utilisation de hauts fourneaux qu'en Allemagne, la fonte de la fonte aurait augmenté de 50% avec l'outillage en service. » (« Etoile Rouge », 5 février 1934).

Les journaux soviétiques donnent d'abondantes précisions sur l'usure rapide des machines, des hauts fourneaux et, en général, de tout l'outillage. C'est que ces belles machines neuves dont on est si fier sont confiées à des ouvriers et à des ingénieurs d'une extrême médiocrité. Nous retrouvons, dans l'industrie soviétique, la même insuffisance de formation professionnelle que nous avons déjà notée dans le commandement de l'armée rouge. En 1933, les réparations de machines dans l'usine de tracteurs à Stalingrad ont coûté 7,5 millions de roubles, soit 24 % de leur valeur. L'usine de tracteurs de Kharkoff a dépensé, en deux ans et demi, pour la réparation de machines, 11,5 millions de roubles. La manufacture de machines de l'Oural a dépensé, en dix-huit mois, 4,9 millions de roubles. (*Za Industrializatiou* du 16 octobre 1934).

Dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, l'industrie travaille, en temps de paix, au ralenti, et il lui reste encore une vaste marge de production qui pourrait être utilisée en temps de guerre. Or, toute l'industrie lourde soviétique travaille actuellement à plein rendement et sans aucun ralentissement. Elle ne peut pas produire plus.

Dans l'industrie des armements, la qualité du métal est un facteur très important. Or, les fréquentes répara-

tions que l'on doit effectuer sur les machines agricoles trahissent la médiocrité des métaux et l'imperfection de la fabrication.

Il serait fastidieux de citer tous les cris d'alarme que les commissaires du peuple poussent à chaque congrès. Nous n'avons que l'embarras du choix. Tour à tour, Piatakoff, commissaire adjoint à l'industrie lourde ; Goubar, vice-président du Conseil des commissaires du peuple ; Ordjonikidze, Toukhatchevski et Vorochiloff lui-même ont dénoncé l'affaïssement général de la qualité des objets manufacturés.

Ce vice essentiellement soviétique se manifeste dans les constructions aéronautiques comme partout ailleurs, **mais** dans ce domaine les conséquences en sont tragiques.

Écoutons encore Vorochiloff (février 1934) :

« Il faut avouer, dit-il, que la qualité de la production ne correspond pas toujours aux besoins d'aujourd'hui. Examinons, par exemple, l'industrie des moteurs d'aviation. Pourquoi, jusqu'à présent, certains moteurs étrangers sont-ils plus légers que les nôtres, plus économiques, plus puissants, et d'un usage plus prolongé ? »

La réponse de Vorochiloff est simple :

« La fabrication des moteurs d'avions, dit-il, ne peut être réalisée « à la cadence de choc ». dans les conditions actuelles de la désorganisation industrielle, et sans une formation préalable de cadre techniques. »

CHRONIQUE

GEORGIE

Pour les droits de la Géorgie

Le Bureau international de la paix, réuni à Bruxelles en assemblée générale, a approuvé à l'unanimité le rapport de son secrétariat général concernant la Géorgie disant, notamment, que les pacifistes ne peuvent se désintéresser de la situation de ce pays surtout après l'admission de la Russie soviétique dans la Société des nations qui a

eu lieu conformément aux vœux exprimés par leur résolution de Locarno. Ils persisteront dès lors dans l'attitude adoptée et maintenue par eux depuis de nombreuses années.

Le Bureau international a été chargé par l'assemblée de faire, en faveur du rétablissement de l'indépendance de la Géorgie, toutes les démarches qu'appelleront les événements.

AZERBAIDJAN

Dans le journal *Gandj Ichtchi* (Le Jeune travailleur de Gandja) du 26 février 1935, on lit que l'étudiant Halil Redjeb Oglou, de l'Institut économique a été exclu de l'organisation des Kom-somols en attendant de l'être de l'Institut du fait de montrer par trop souvent

son « visage nationaliste ». Cet article porte le titre de « Agissements contre-révolutionnaires ». Halil fut dénoncé par son ami Dourmouchian.

Ce même journal annonce l'exclusion de l'Institut technique du nom de Narimanov à Bakou, de cinq étudiants ac-

cusés d'être affiliés au parti trotskiste. L'un des exclus, Ajdar Djabar Zade avait négligé d'assister en son temps à un meeting après la mort de M. Kouy-bichev.

L'Histoire de l'Azerbaïdjan

La section azerbaïdjanienne de l'Académie soviétique des Sciences a décidé d'éditer une « Histoire scientifique azerbaïdjanienne ». Cet ouvrage comprendra deux parties : la première concernera l'histoire de l'Azerbaïdjan depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période des Khans au XVIII^e siècle. La deuxième partie embrassera la période de la conquête de l'Azerbaïdjan par le tsarisme russe jusqu'à sa chute ; prendront part à ce travail les savants de Bakou, Moscou, Léninegrad, Tiflis et Erivan. Il va de soi que la lutte de classe et le point de vue matérialiste doivent être rigoureusement traités. Et comme le prétendait en son temps le « professeur » Veli Houloufrou, la création d'Etats turks indépendants sera considérée comme une « barbarie turke ».

L'opposition au Soviet de Bakou

Le journal *Bakinski Rabotchi* du 18 février 1935 constate la présence d'une opposition au sein du nouveau Soviet de Bakou, opposition composée de « contre-révolutionnaires, de nationalistes, d'ennemis de classe, de mencheviks et de trotskistes ». Ces éléments auraient déjà pris dans leurs mains les sections des plans et de l'Economie, des jardins et des parcs. Parmi ces éléments on cite M. Kiyassov, président de l'association des employés, M. Borisssov, M. Chiriyanyan, président du Co-

mité communiste de l'une des sections. M. Madatov, secrétaire du Comité communiste de la section des parcs ; certain M. Anchilis, qui serait du parti menchevik. Tous ces éléments feraient de la propagande contre le régime soviétique.

Fermeture de mosquées à Bakou

Le journal *Kommounist* paraissant à Bakou en langue turke (27-4-1935), écrit : « Il est indispensable d'utiliser pour d'autres buts les mosquées de Bakou. Pour l'organisation d'une bibliothèque dans la mosquée Taza-Pir, une somme de 70.000 roubles a été assignée. La mosquée Memedli sera convertie en jardin d'enfants ; une somme de 40.000 roubles a été assignée à cet effet. La mosquée Hadji Agha Baba doit être transformée en crèche, près l'hôpital Azizbekov. Sur la demande de la population locale (?) la mosquée Kazimbey sera transformée en dortoir près le Technicum.

Toutes ces mosquées de Bakou sont des monuments de l'art musulman. Au point de vue architectural, la mosquée Taza-Pir est un chef-d'œuvre ; elle fut bombardée en 1918 par les bolchéviks qui détruisirent ses minarets. Au temps de l'indépendance, les minarets furent reconstruits et la population eut de nouveau la possibilité d'y revenir faire ses prières. Tous les meetings organisés par la population de Bakou, toutes les manifestations de sa vie nationale au cours de ces dernières années eurent lieu dans la cour de cette mosquée dans laquelle s'effectuaient les offices solennels les jours de fêtes religieuses et nationales.

04006030
1030000000
E5114E
1935

: : : IMPRIMERIE : : :
RAPIDE DE LA PRESSE
: : : O. ZELUK : : :
: : 5, RUE SAULNIER : :
: : : PARIS (IX). : : :
